

CONVOIS FUNÉRAIRES ET OBITS

Les amis et connaissances de la famille DUPONT-DESFONTAINES, qui par obit, n'auraient pas reçu de lettre de faire part de la mort de Madame DESFONTAINES, née à Roubaix le 27 mars 1817, à l'âge de 41 ans et 6 mois, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister à la messe de deuil qui sera célébrée le mercredi 28 courant, à 9 heures, aux vigiles le même jour, à 5 heures, et aux convulsions et vêpres solennelles qui auront lieu le jeudi 29, à 10 heures, en l'église Saint-Martin, à Roubaix. — Les services solennels sera célébré le jeudi 5 avril, à 10 heures. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue des Fabriquants, 34, à Roubaix.

Un obit solennel au mois sera célébré en l'église du Sacré-Cœur, à Roubaix, le mercredi 28 mars 1877, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Henri DUBAIL, rentier, trésorier de la société du Sacré-Sacrement de la paroisse Saint-Martin, décédé à Roubaix, le 3 mars 1877, à l'âge de 78 ans. — Les services de la Confiance de Saint-Vincent-de-Paul furent célébrés le même jour, à 8 heures, en la même église. — Les personnes qui, par obit, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu. 13358

Un obit solennel anniversaire sera célébré en l'église du Sacré-Cœur, à Roubaix, le mercredi 28 mars 1877, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Désiré LEBUSTE, époux de Madame BAERT, décédé à Roubaix, le 3 mai 1876, à l'âge de 51 ans. — Les personnes qui, par obit, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET OBITS. — Informations Alfred Roboux. — Informations dans les deux éditions du Journal de Roubaix, dans la Gazette de Tourcoing (journal quotidien).

Le cabinet de M. BOUDET, avocat agréé près le tribunal de commerce de Tourcoing, est situé rue de Lille, 46.

AVIS Les demoiselles BELTEAU-DESBOISNETS ont l'honneur d'annoncer à leur clientèle, qu'elles viennent de rentrer de Paris avec un très-bel assortiment de costumes et de chapeaux nouveautés. 13353

Belgique Le Malinois va compter une ville d'eau de plus — une ville de dix douces. Il est très-sérieusement question, paraît-il, d'organiser Namur en véritable ville de plaisirs pour l'été — avec des concerts, des fêtes, des services de bateaux, de voitures pour les promenades aux environs, etc., etc.

UNE LUTTE ÉLECTORALE A ANVERS. — Un candidat d'Anvers vient de mourir. L'élection de son successeur doit avoir lieu le 10 avril. Anvers est la capitale du parti libéral en Belgique, et les libéraux étant décidés à la lutte, celle-ci ne pourra manquer d'être intéressante.

L'ÉPILOGUE DES CAVALCADES DE LA MICHÉ. — On nous écrit de Bruxelles. — L'interpellation à propos des cavalcades de la MICHÉ, à Bruxelles, a été acclamée par la Chambre belge.

On croit généralement à Bruxelles, qu'il y aurait des manifestations pendant la soirée, si ce n'est à minuit.

Avant la séance de la Chambre, la polémique entre les journaux libéraux et catholiques avait été très-vive. Depuis cette séance elle a complètement cessé.

Faits Divers — BILLOIR. — Le Radical donne comme à peu près certain que la commutation de peine sollicitée par Billoir va lui être accordée. Aurait-on tiré des circonstances atténuantes?

— L'Académie française a procédé, samedi, au renouvellement de son bureau pour le 2^e trimestre de l'année 1877. Elle a nommé M. A. Dumas directeur, et M. Gaston Boissier chancelier.

Les membres sortants étaient MM. Dufaure et Charles Blanc. C'est donc M. A. Dumas qui sera chargé de présider la séance publique de l'Académie le jour de la distribution de ses prix, et de prononcer le discours sur les prix de vertu.

M. Dumas aura l'occasion de développer une de ces thèses où il excelle. — Le doyen des députés anglais, Charles Cowen Clark, vient de mourir à Gènes où il s'était retiré, à l'âge de 91 ans. Il avait été l'ami de lord Byron, de Lamb, de Keats, de Leigh Hunt, etc.

— Un des rares cas où la discipline militaire doit subir un léger accroissement. Un cantinier, marié à une trop jolie cantinière, avait à se plaindre, des vexations de son adjudant, qui le mettait au violon à chaque de riss.

— Si c'était pour en conter à la cantinière, lui insinuer les camarades. Le mari de la cantinière, sur sa absence de quelques heures, puis s'éleva brusquement troubler le tête-à-tête de son supérieur avec sa femme.

L'adjudant, à qui cette apparition causa la parole, s'esquiva par la fenêtre. Le cantinier le suivit, l'atteignit et le terrassa.

On dut arracher l'adjudant des mains de son adversaire. A peine remis sur pieds, le supérieur ordonna de conduire l'autre en prison.

Mais, au même instant, arrivait un ordre du colonel, qui faisait mettre l'adjudant aux arrêts.

Le cantinier ne sera probablement pas condamné à mort pour avoir battu son supérieur.

— On écrit au Progrès de la Côte-d'Or que le canton de Genlis a beaucoup souffert de l'inondation.

Mercredi dernier, à Varanges, le courant de l'Ouche était aussi fort dans les rues que l'Ouche elle-même. Dans toutes les maisons, il y avait de l'eau de 70 centimètres à 1 mètre.

Les digues de Fauverney ont été enlevées en quelques instants. Cinq piles du déversoir de M. Bourgeot ont été renversées et le pont du moulin démolit.

Un pont en pierre construit sur un bras de la Norges, vers l'ancienne distillerie Muller, a été renversé.

Depuis Genlis jusqu'à Champdôtre, on apercevait un lac d'eau immense.

Le Progrès de Châlons constate que les digues de Sassenay se sont rompues, toutes les parties basses longeant la Saône ont été submergées.

La voie est rétablie entre Magny et Genlis, et le service normal est repris entre Dijon et Auxonne depuis vendredi soir six heures.

On écrit de Louhans que les digues de La Cosne, protégeant le village de Verjus (canton de Verdun, arrondissement de Chalon), ont été rompues. Le pays est submergé. Le Doubs a baissé à Verthuis.

— Nous lisons dans le Phare de la Loire que le 14 courant, à quatre heures deux minutes du soir, un assez fort tremblement de terre s'est fait sentir à Montaigu et aux environs. Deux fortes secousses ont eu lieu. Sa durée a été de 6 à 8 secondes. Sa direction paraissait être du nord est au nord-ouest.

Un employé du chemin de fer travaillant dans la cour de la station de Montaigu en a été ébranlé. Un autre employé, placé sous la gare des marchandises, est immédiatement sorti du bureau, craignant l'effondrement de la toiture.

Les animaux ont ressenti les effets du tremblement : les volailles, entre autres, se sont précipitées comme si un oiseau de proie avait fondu sur elles.

— Une lettre particulière écrite de Suez, renferme les informations suivantes, publiées par le Times : « On m'apprend que le corps de l'envoyé abyssinien disparu, a été retrouvé sur le bord de la mer près de Massouah coussu dans une toile, et il est évident qu'il a dû être assassiné par des Égyptiens. Les Abyssiniens, de leur côté, se sont emparés d'un ingénieur américain (le colonel Mitchell) et de 15 soldats, qu'ils ont mis à mort par représailles. Le roi Jean déclare qu'il n'écouterait aucune proposition de paix tant que le Khédive n'aura pas fait évacuer le territoire abyssinien et cédé le port de Massouah. L'envoyé, dont il est question plus haut est le même, croit-on, à l'occasion d'une interpellation fut adressée au Parlement anglais, il y a environ trois semaines.

— Le roi d'Arabie est toujours à Bordeaux à l'hôtel Saint-André, où il occupe la chambre n° 12. M. de Thoussin est maintenant hors de danger, mais il restera infirme toute sa vie, par suite des mauvais traitements que lui ont fait subir les citoyens de la libre Amérique. Dans une lettre adressée par lui au journal la Province, il demande des secours et invoque, comme titre à la générosité de ces concitoyens, l'ardent désir qui l'a toujours guidé dans ses entreprises : conquérir de nouveaux fidèles au catholicisme et une colonie à la France. La souscription est ouverte. S. Em. le cardinal Donnet s'est inscrit pour 50 francs.

— Tandis que Mino est le chien, j'allais dire le lion du jour, une petite anecdote touchante sur un de ces intelligents quadrupèdes nous revient en mémoire :

« Un pauvre aveugle avait coutume de venir s'installer sur le pont des Arts avec un caniche. Un jour il tomba malade, le chien vint tout seul tendre sa sébile dans laquelle les passants attendris firent pleuvoir des gros sous en quantité.

« L'aveugle mourut, le chien continua à venir implorer la charité, et lorsqu'à son tour il cessa de vivre, on trouva dans la paille de l'intelligent quadrupède 20.000 francs en obligations de la ville de Paris. »

— L'amirauté britannique a reçu un rapport du capitaine du Fantôme, qui vient de visiter les îles Sandwich pour veiller à l'entretien du monument élevé à la mémoire du capitaine Cook, sur le lieu où il a été massacré le 18 janvier 1779.

Ce monument, érigé aux frais d'une souscription, à la tête de laquelle s'était placée lady Franklin, se compose d'un obélisque haut de neuf à dix mètres. On l'a entouré de bornes formées avec une douzaine de canons de 32. Il s'élève au milieu d'un square carré planté de fleurs de cinquante mètres de côté.

Le capitaine du Fantôme propose d'entretenir, aux frais de l'amirauté, dans l'hôpital d'Honolulu, une aile qui portera le nom de Cook et qui sera inaugurée pour le centenaire de son assassinat.

— Un statue va être élevée à Londres sur le bord de la Tamise, à un Français de naissance Isambard Brunel, constructeur du tunnel de la Tamise.

— On annonce la mort de M. J.-P. Hugues, auteur de plusieurs ouvrages

sur le protestantisme, et président du conseil presbytéral d'Anduze (Gard).

— EXPOSITION DE 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.

Comme l'année dernière, il faut compter sur 3.800 admissions.

Sur les 3.800, il y a déjà 1.500 médaillés, hors de concours, professeurs titrés, etc. Cela ne laisse donc que 2.300 à prendre sur les 5.500 restants.

C'est-à-dire qu'il y a 3.200 condamnés d'avance.

3.200 sur 7.000. Près de la moitié. Presque 1 sur 2.

Sur quoi, les peintres gémissent. Et je ne demande pas mieux que de gémir avec eux.

Mais alors, quels gémisséments pousseront donc les écrivains dramatiques, qui ne peuvent exposer leurs œuvres qu'au théâtre, et qui ne sont pas refusés, eux, un sur deux, mais quarante-neuf sur cinquante !

— Une petite scène piquante du voyage du général Ignatieff à Londres, racontée par Ivan de Wostyne dans le Figaro.

Toute l'élite de la haute société londonienne et le monde diplomatique assistait à cette réunion dont je parle, surtout pour dire une originalité qui a émaillé le programme sur lequel figuraient les noms des plus grands artistes actuellement de passage dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Un concert avait eu lieu au milieu du bruit des conversations; la musique, si éminemment que fussent les instrumentistes et les chanteurs, n'avait été qu'un par-lors-d'œuvre, lorsque soudain des sifflements se firent entendre. Aussitôt le silence se fit profond. Une jeune dame venait de monter sur l'estrade, où, pour faire honneur à l'illustré invité, elle rifflait un air national russe.

— Pourquoi ne pas le chanter plutôt? dira-t-on.

La chose fut expliquée par ce que l'artiste ignorait les paroles du chant moscovite; dire le thème en ta, ta, ta, lui avait semblé ridicule, le sifflet lui parut trancher la difficulté. Elle eut raison, car son succès fut énorme.

— UN PROCÈS POLITIQUE EN RUSSIE. — Le Journal des Débats s'occupe d'un très-curieux procès politique dont les péripéties se déroulent en Russie, il s'agit d'une société secrète qui s'était donné le but de renverser le gouvernement et d'établir l'égalité des biens. Elle se distingue par des traits fort caractéristiques des sociétés du même genre.

Les affiliés des deux sexes renoncèrent à leur position privilégiée et se mêlèrent au peuple en adoptant son genre de vie, ses usages et son costume. Des jeunes filles de bonne famille, dont l'une est même une princesse Tizianof, quittèrent leurs habitudes de confort pour se déguiser en paysannes et entrer dans des manufactures à titre de simples ouvrières, et ce n'est pas là un amusement de quelques jours. Elles passent des mois entiers à travailler de ce rude labeur, marchant pieds nus, remplissant les offices grossiers de servantes, portant des sobriquets et s'efforçant de ne trahir en rien leur origine. Aucun sacrifice ne leur paraît trop lourd en vue de l'objet qu'elles poursuivent; elles donnent leur fermeté, quand elles en possèdent, et s'il s'agit de se procurer leur part d'héritage paternel, détenue par les parents, elles ne s'arrêtent pas devant le mariage fictif pour hâter le moment d'en disposer en faveur de la communauté.

Deux des accusés qui attendent en ce moment leur verdict, la princesse Tizianof et Catherine Gamdrelidze, y ont eu recours, n'acceptant des époux nominaux que pour obtenir de leurs parents la dot nécessaire à leur activité criminelle. Quel est le but de cette abnégation romanesque, si incroyable à première vue qu'elle fait accuser d'exagération l'auteur qui ose l'admettre dans son récit? Ce but, capable d'enflammer à ce point le cœur ou l'imagination de la jeunesse, c'est toujours la propagande révolutionnaire et socialiste qui, comme l'ogre de la fable, dévore sans cesse des victimes humaines sans jamais se rassasier de leur chair.

Les principaux moyens de propagande de cette société étaient les entretiens, la lecture des livres prohibés, l'organisation de cercles locaux, de bibliothèques qui devaient préparer les esprits à la révolte.

Le Nord a suivi ce procès singulier, et justement le numéro d'hier rend compte de la façon dont on découvrit le pot aux roses.

Un ordonnance de Toula nommé Matvéïef, avait reçu chez lui un nommé Kovalef chargé d'aller recruter des adeptes pour la bonne cause. Voici ce qui se passa entre eux :

« Le lendemain du jour où il s'était logé chez nous, Kovalef tenta de me gagner à sa cause ; mais moi, fidèle à ma patrie et à mon serment, je n'y consentis pas et le priaï instamment d'en finir avec ses propositions. Alors il commença à me tenir toute espèce de propos : « Toi, me dit-il, tu n'as rien, tandis que d'autres sont riches. » Je lui répondis que si Dieu m'avait refusé la richesse, ce n'était pas une raison pour que je m'enlevasse aux autres par le pillage. Et puis, lui dis-je, comment sera-ce? Je suppose que nous prenions avec toi deux tasses, dont l'une serait bonne et l'autre mauvaise. Qui prendra la bonne, qui gardera la mauvaise? Tu diras que c'est toi qui veux la bonne et moi j'en dirais autant. Comment ferons nous pour partager la richesse? Il s'en suivra

des mésintelligence et nous finirons par nous battre. » Il me répondit : « C'est ce qui arrivera ; nous tuons, nous tuons tout. » Je lui dis : « De même qu'un troupeau ne peut pas rester sans pasteur, de même nous, ne saurions rester sans Tzar. Si nous n'avions pas de Tzar, pas d'autorité, pas d'armée, les étrangers viendraient et pourraient nous échanger. » Il me sembla partager mon avis, puis il me dit : « Crois-tu qu'on me donne mille roubles, si je lui disais tout? » Je lui assurai qu'on lui donnerait plusieurs milliers de roubles; sur quoi il résolut de tout dénoncer et s'en alla faire sa déposition à l'officier de police. »

— Exposition de 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.

Comme l'année dernière, il faut compter sur 3.800 admissions.

Sur les 3.800, il y a déjà 1.500 médaillés, hors de concours, professeurs titrés, etc. Cela ne laisse donc que 2.300 à prendre sur les 5.500 restants.

C'est-à-dire qu'il y a 3.200 condamnés d'avance.

3.200 sur 7.000. Près de la moitié. Presque 1 sur 2.

Sur quoi, les peintres gémissent. Et je ne demande pas mieux que de gémir avec eux.

Mais alors, quels gémisséments pousseront donc les écrivains dramatiques, qui ne peuvent exposer leurs œuvres qu'au théâtre, et qui ne sont pas refusés, eux, un sur deux, mais quarante-neuf sur cinquante !

— Une petite scène piquante du voyage du général Ignatieff à Londres, racontée par Ivan de Wostyne dans le Figaro.

Toute l'élite de la haute société londonienne et le monde diplomatique assistait à cette réunion dont je parle, surtout pour dire une originalité qui a émaillé le programme sur lequel figuraient les noms des plus grands artistes actuellement de passage dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Un concert avait eu lieu au milieu du bruit des conversations; la musique, si éminemment que fussent les instrumentistes et les chanteurs, n'avait été qu'un par-lors-d'œuvre, lorsque soudain des sifflements se firent entendre. Aussitôt le silence se fit profond. Une jeune dame venait de monter sur l'estrade, où, pour faire honneur à l'illustré invité, elle rifflait un air national russe.

— Pourquoi ne pas le chanter plutôt? dira-t-on.

La chose fut expliquée par ce que l'artiste ignorait les paroles du chant moscovite; dire le thème en ta, ta, ta, lui avait semblé ridicule, le sifflet lui parut trancher la difficulté. Elle eut raison, car son succès fut énorme.

— UN PROCÈS POLITIQUE EN RUSSIE. — Le Journal des Débats s'occupe d'un très-curieux procès politique dont les péripéties se déroulent en Russie, il s'agit d'une société secrète qui s'était donné le but de renverser le gouvernement et d'établir l'égalité des biens. Elle se distingue par des traits fort caractéristiques des sociétés du même genre.

Les affiliés des deux sexes renoncèrent à leur position privilégiée et se mêlèrent au peuple en adoptant son genre de vie, ses usages et son costume. Des jeunes filles de bonne famille, dont l'une est même une princesse Tizianof, quittèrent leurs habitudes de confort pour se déguiser en paysannes et entrer dans des manufactures à titre de simples ouvrières, et ce n'est pas là un amusement de quelques jours. Elles passent des mois entiers à travailler de ce rude labeur, marchant pieds nus, remplissant les offices grossiers de servantes, portant des sobriquets et s'efforçant de ne trahir en rien leur origine. Aucun sacrifice ne leur paraît trop lourd en vue de l'objet qu'elles poursuivent; elles donnent leur fermeté, quand elles en possèdent, et s'il s'agit de se procurer leur part d'héritage paternel, détenue par les parents, elles ne s'arrêtent pas devant le mariage fictif pour hâter le moment d'en disposer en faveur de la communauté.

Deux des accusés qui attendent en ce moment leur verdict, la princesse Tizianof et Catherine Gamdrelidze, y ont eu recours, n'acceptant des époux nominaux que pour obtenir de leurs parents la dot nécessaire à leur activité criminelle. Quel est le but de cette abnégation romanesque, si incroyable à première vue qu'elle fait accuser d'exagération l'auteur qui ose l'admettre dans son récit? Ce but, capable d'enflammer à ce point le cœur ou l'imagination de la jeunesse, c'est toujours la propagande révolutionnaire et socialiste qui, comme l'ogre de la fable, dévore sans cesse des victimes humaines sans jamais se rassasier de leur chair.

Les principaux moyens de propagande de cette société étaient les entretiens, la lecture des livres prohibés, l'organisation de cercles locaux, de bibliothèques qui devaient préparer les esprits à la révolte.

Le Nord a suivi ce procès singulier, et justement le numéro d'hier rend compte de la façon dont on découvrit le pot aux roses.

Un ordonnance de Toula nommé Matvéïef, avait reçu chez lui un nommé Kovalef chargé d'aller recruter des adeptes pour la bonne cause. Voici ce qui se passa entre eux :

« Le lendemain du jour où il s'était logé chez nous, Kovalef tenta de me gagner à sa cause ; mais moi, fidèle à ma patrie et à mon serment, je n'y consentis pas et le priaï instamment d'en finir avec ses propositions. Alors il commença à me tenir toute espèce de propos : « Toi, me dit-il, tu n'as rien, tandis que d'autres sont riches. » Je lui répondis que si Dieu m'avait refusé la richesse, ce n'était pas une raison pour que je m'enlevasse aux autres par le pillage. Et puis, lui dis-je, comment sera-ce? Je suppose que nous prenions avec toi deux tasses, dont l'une serait bonne et l'autre mauvaise. Qui prendra la bonne, qui gardera la mauvaise? Tu diras que c'est toi qui veux la bonne et moi j'en dirais autant. Comment ferons nous pour partager la richesse? Il s'en suivra

des mésintelligence et nous finirons par nous battre. » Il me répondit : « C'est ce qui arrivera ; nous tuons, nous tuons tout. » Je lui dis : « De même qu'un troupeau ne peut pas rester sans pasteur, de même nous, ne saurions rester sans Tzar. Si nous n'avions pas de Tzar, pas d'autorité, pas d'armée, les étrangers viendraient et pourraient nous échanger. » Il me sembla partager mon avis, puis il me dit : « Crois-tu qu'on me donne mille roubles, si je lui disais tout? » Je lui assurai qu'on lui donnerait plusieurs milliers de roubles; sur quoi il résolut de tout dénoncer et s'en alla faire sa déposition à l'officier de police. »

— Exposition de 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.

Comme l'année dernière, il faut compter sur 3.800 admissions.

Sur les 3.800, il y a déjà 1.500 médaillés, hors de concours, professeurs titrés, etc. Cela ne laisse donc que 2.300 à prendre sur les 5.500 restants.

C'est-à-dire qu'il y a 3.200 condamnés d'avance.

3.200 sur 7.000. Près de la moitié. Presque 1 sur 2.

Sur quoi, les peintres gémissent. Et je ne demande pas mieux que de gémir avec eux.

Mais alors, quels gémisséments pousseront donc les écrivains dramatiques, qui ne peuvent exposer leurs œuvres qu'au théâtre, et qui ne sont pas refusés, eux, un sur deux, mais quarante-neuf sur cinquante !

— Une petite scène piquante du voyage du général Ignatieff à Londres, racontée par Ivan de Wostyne dans le Figaro.

Toute l'élite de la haute société londonienne et le monde diplomatique assistait à cette réunion dont je parle, surtout pour dire une originalité qui a émaillé le programme sur lequel figuraient les noms des plus grands artistes actuellement de passage dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Un concert avait eu lieu au milieu du bruit des conversations; la musique, si éminemment que fussent les instrumentistes et les chanteurs, n'avait été qu'un par-lors-d'œuvre, lorsque soudain des sifflements se firent entendre. Aussitôt le silence se fit profond. Une jeune dame venait de monter sur l'estrade, où, pour faire honneur à l'illustré invité, elle rifflait un air national russe.

— Exposition de 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.

Comme l'année dernière, il faut compter sur 3.800 admissions.

Sur les 3.800, il y a déjà 1.500 médaillés, hors de concours, professeurs titrés, etc. Cela ne laisse donc que 2.300 à prendre sur les 5.500 restants.

C'est-à-dire qu'il y a 3.200 condamnés d'avance.

3.200 sur 7.000. Près de la moitié. Presque 1 sur 2.

Sur quoi, les peintres gémissent. Et je ne demande pas mieux que de gémir avec eux.

Mais alors, quels gémisséments pousseront donc les écrivains dramatiques, qui ne peuvent exposer leurs œuvres qu'au théâtre, et qui ne sont pas refusés, eux, un sur deux, mais quarante-neuf sur cinquante !

— Une petite scène piquante du voyage du général Ignatieff à Londres, racontée par Ivan de Wostyne dans le Figaro.

Toute l'élite de la haute société londonienne et le monde diplomatique assistait à cette réunion dont je parle, surtout pour dire une originalité qui a émaillé le programme sur lequel figuraient les noms des plus grands artistes actuellement de passage dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Un concert avait eu lieu au milieu du bruit des conversations; la musique, si éminemment que fussent les instrumentistes et les chanteurs, n'avait été qu'un par-lors-d'œuvre, lorsque soudain des sifflements se firent entendre. Aussitôt le silence se fit profond. Une jeune dame venait de monter sur l'estrade, où, pour faire honneur à l'illustré invité, elle rifflait un air national russe.

— Pourquoi ne pas le chanter plutôt? dira-t-on.

La chose fut expliquée par ce que l'artiste ignorait les paroles du chant moscovite; dire le thème en ta, ta, ta, lui avait semblé ridicule, le sifflet lui parut trancher la difficulté. Elle eut raison, car son succès fut énorme.

— UN PROCÈS POLITIQUE EN RUSSIE. — Le Journal des Débats s'occupe d'un très-curieux procès politique dont les péripéties se déroulent en Russie, il s'agit d'une société secrète qui s'était donné le but de renverser le gouvernement et d'établir l'égalité des biens. Elle se distingue par des traits fort caractéristiques des sociétés du même genre.

Les affiliés des deux sexes renoncèrent à leur position privilégiée et se mêlèrent au peuple en adoptant son genre de vie, ses usages et son costume. Des jeunes filles de bonne famille, dont l'une est même une princesse Tizianof, quittèrent leurs habitudes de confort pour se déguiser en paysannes et entrer dans des manufactures à titre de simples ouvrières, et ce n'est pas là un amusement de quelques jours. Elles passent des mois entiers à travailler de ce rude labeur, marchant pieds nus, remplissant les offices grossiers de servantes, portant des sobriquets et s'efforçant de ne trahir en rien leur origine. Aucun sacrifice ne leur paraît trop lourd en vue de l'objet qu'elles poursuivent; elles donnent leur fermeté, quand elles en possèdent, et s'il s'agit de se procurer leur part d'héritage paternel, détenue par les parents, elles ne s'arrêtent pas devant le mariage fictif pour hâter le moment d'en disposer en faveur de la communauté.

Deux des accusés qui attendent en ce moment leur verdict, la princesse Tizianof et Catherine Gamdrelidze, y ont eu recours, n'acceptant des époux nominaux que pour obtenir de leurs parents la dot nécessaire à leur activité criminelle. Quel est le but de cette abnégation romanesque, si incroyable à première vue qu'elle fait accuser d'exagération l'auteur qui ose l'admettre dans son récit? Ce but, capable d'enflammer à ce point le cœur ou l'imagination de la jeunesse, c'est toujours la propagande révolutionnaire et socialiste qui, comme l'ogre de la fable, dévore sans cesse des victimes humaines sans jamais se rassasier de leur chair.

Les principaux moyens de propagande de cette société étaient les entretiens, la lecture des livres prohibés, l'organisation de cercles locaux, de bibliothèques qui devaient préparer les esprits à la révolte.

Le Nord a suivi ce procès singulier, et justement le numéro d'hier rend compte de la façon dont on découvrit le pot aux roses.

Un ordonnance de Toula nommé Matvéïef, avait reçu chez lui un nommé Kovalef chargé d'aller recruter des adeptes pour la bonne cause. Voici ce qui se passa entre eux :

« Le lendemain du jour où il s'était logé chez nous, Kovalef tenta de me gagner à sa cause ; mais moi, fidèle à ma patrie et à mon serment, je n'y consentis pas et le priaï instamment d'en finir avec ses propositions. Alors il commença à me tenir toute espèce de propos : « Toi, me dit-il, tu n'as rien, tandis que d'autres sont riches. » Je lui répondis que si Dieu m'avait refusé la richesse, ce n'était pas une raison pour que je m'enlevasse aux autres par le pillage. Et puis, lui dis-je, comment sera-ce? Je suppose que nous prenions avec toi deux tasses, dont l'une serait bonne et l'autre mauvaise. Qui prendra la bonne, qui gardera la mauvaise? Tu diras que c'est toi qui veux la bonne et moi j'en dirais autant. Comment ferons nous pour partager la richesse? Il s'en suivra

des mésintelligence et nous finirons par nous battre. » Il me répondit : « C'est ce qui arrivera ; nous tuons, nous tuons tout. » Je lui dis : « De même qu'un troupeau ne peut pas rester sans pasteur, de même nous, ne saurions rester sans Tzar. Si nous n'avions pas de Tzar, pas d'autorité, pas d'armée, les étrangers viendraient et pourraient nous échanger. » Il me sembla partager mon avis, puis il me dit : « Crois-tu qu'on me donne mille roubles, si je lui disais tout? » Je lui assurai qu'on lui donnerait plusieurs milliers de roubles; sur quoi il résolut de tout dénoncer et s'en alla faire sa déposition à l'officier de police. »

— Exposition de 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.

Comme l'année dernière, il faut compter sur 3.800 admissions.

Sur les 3.800, il y a déjà 1.500 médaillés, hors de concours, professeurs titrés, etc. Cela ne laisse donc que 2.300 à prendre sur les 5.500 restants.

C'est-à-dire qu'il y a 3.200 condamnés d'avance.

3.200 sur 7.000. Près de la moitié. Presque 1 sur 2.

Sur quoi, les peintres gémissent. Et je ne demande pas mieux que de gémir avec eux.

Mais alors, quels gémisséments pousseront donc les écrivains dramatiques, qui ne peuvent exposer leurs œuvres qu'au théâtre, et qui ne sont pas refusés, eux, un sur deux, mais quarante-neuf sur cinquante !

— Une petite scène piquante du voyage du général Ignatieff à Londres, racontée par Ivan de Wostyne dans le Figaro.

Toute l'élite de la haute société londonienne et le monde diplomatique assistait à cette réunion dont je parle, surtout pour dire une originalité qui a émaillé le programme sur lequel figuraient les noms des plus grands artistes actuellement de passage dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Un concert avait eu lieu au milieu du bruit des conversations; la musique, si éminemment que fussent les instrumentistes et les chanteurs, n'avait été qu'un par-lors-d'œuvre, lorsque soudain des sifflements se firent entendre. Aussitôt le silence se fit profond. Une jeune dame venait de monter sur l'estrade, où, pour faire honneur à l'illustré invité, elle rifflait un air national russe.

— Pourquoi ne pas le chanter plutôt? dira-t-on.

— Exposition de 1878. — Ce n'est pas 3.000, comme on l'a dit par erreur, c'est quelque chose comme 7.000 ouvrages qui ont été présentés pour l'Exposition de 1877. C'est à peu près le chiffre de l'année dernière.